

IV. La valeur de l'inconscient

Nous avons vu les critiques de l'inconscient d'un point de vue moral. De ce point de vue, l'inconscient présente un danger, et sous une certaine forme il constitue carrément un mensonge de la mauvaise foi, une mauvaise excuse, un facteur de déresponsabilisation de l'homme. Et il faut reconnaître que spontanément, nous sommes tentés de juger bien sévèrement cet inconscient : comment pourrions-nous attribuer une valeur à cette partie obscure de nous-mêmes ? Certains penseurs y sont pourtant parvenus.



A. Les surréalistes

D'abord, d'un point de vue artistique, l'inconscient peut se révéler d'une grande fécondité. André Breton, qui a fait des études de médecine, s'est beaucoup intéressé à la psychanalyse et aux idées de Freud. C'est sous l'influence de ces idées qu'il fonde le mouvement surréaliste dans son manifeste de 1924. L'idée est d'utiliser la formidable puissance créatrice de l'inconscient – dont le rêve nous donne un petit aperçu – à des fins artistiques. Il faut donc appliquer la méthode psychanalytique de la libre association d'idées à la création artistique : « je résolu d'obtenir de moi ce qu'on cherche à obtenir d'eux, soit un monologue de débit aussi rapide que possible, sur lequel l'esprit critique du sujet ne fasse porter aucun jugement, qui ne s'embarrasse, par suite, d'aucune réticence, et qui soit aussi exactement que possible la *pensée parlée*. »²¹ Breton parvient ainsi à la définition suivante du surréalisme : « SURREALISME, n. m. Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. »²²

Les surréalistes produiront de nombreuses œuvres étranges tâchant d'exprimer « le fonctionnement réel de la pensée » ou l'univers du rêve par des associations incongrues d'objets. Le peintre espagnol Salvador Dalí a peint de nombreux tableaux qui s'efforcent d'exprimer le monde onirique. On trouve chez le peintre belge René Magritte d'étranges associations d'objets, souvent comiques, qui révèlent des rapports inattendus entre eux. En littérature, on peut mentionner les œuvres de Breton lui-même (*Les Champs magnétiques*, fruit d'une écriture automatique réalisée avec Philippe Soupault, ou *Nadja*), ainsi que les œuvres de nombreux écrivains surréalistes (Lautréamont, Jarry, Eluard, Aragon, Vian) :

Il est beau comme la rétractilité des serres des oiseaux rapaces ; ou plutôt, comme ce piège à rats perpétuel, toujours retendu par l'animal pris, qui peut prendre seul des rongeurs indéfiniment, et fonctionner même caché sous la paille ; et surtout, comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie !

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, VI

La terre est bleue comme une orange.

Paul Eluard, *L'Amour de la poésie*

On retrouve dans les œuvres surréalistes les grands procédés oniriques²³ : la métaphore et la métonymie, qui justifient toutes sortes d'associations d'objets et d'idées parfois incongrues. Notons également que certains poètes²⁴ avaient pressenti la découverte de Freud, comme Arthur Rimbaud qui écrivait, dès 1871, « Je est un autre ». D'autres l'exprimèrent à la suite de

²¹ André Breton, *Manifeste du surréalisme*.

²² André Breton, *Id.*

²³ Relatif au rêve.

²⁴ Cf. annexe, exemples et illustrations.

Freud, mais dans leurs propres termes, comme Louis Aragon : « Tout ce qui est moi est incompréhensible ». Bref, le début du XX^e siècle marque la prise de conscience de l'obscurité inhérente au sujet.

B. Nietzsche

Nous avons peu parlé de Nietzsche, et pourtant c'est le penseur majeur de l'inconscient avec Freud et Marx. On appelle pour cette raison Marx, Nietzsche et Freud les trois grands philosophes du soupçon. Freud pense l'inconscient psychique ; Marx pense l'inconscient social ; Nietzsche pense l'inconscient total, pourrait-on dire. Et Nietzsche, dont la philosophie est une adhésion pleine et entière à l'être, fait un éloge aussi enthousiaste que surprenant de l'inconscient. Cet éloge se comprend d'abord à partir de l'idée que nous avons vue²⁵ selon laquelle toute conscience est corruption, falsification, déformation :

Toutes nos actions sont au fond incomparablement personnelles, singulières, d'une individualité illimitée, cela ne fait aucun doute ; mais dès que nous les traduisons en conscience, *elles semblent ne plus l'être...* Voilà le véritable phénoménalisme et perspectivisme, tel que *je* le comprends : la nature de la *conscience animale* implique que le monde dont nous pouvons avoir conscience n'est qu'un monde de surfaces et de signes, un monde généralisé, vulgarisé, – que tout ce qui devient conscient *devient* par là même plat, inconsistant, stupide à force de relativisation, générique, signe, repère pour le troupeau, qu'à toute prise de conscience est liée une grande et radicale corruption, falsification, superficialisation et généralisation.

Friedrich Nietzsche (1844-1900), *Le Gai savoir* (1882), § 354

On peut comprendre ceci à partir de nos sentiments : ils sont infiniment riches, et quand nous les exprimons nous les appauvrissons nécessairement. Quelle différence entre le sentiment infini, multiple, confus, insondable, délicieux, abyssal et rouge que nous ressentons, et le pâle « je t'aime » par lequel nous l'exprimons !

Hélas, mes pensées, qu'êtes-vous devenues, maintenant que vous voilà écrites et peintes ! Il n'y a pas longtemps vous étiez si diaprées, si jeunes, si malignes, pleines de piquants et de secrètes épices qui me faisiez éternuer et rire – et à présent ? (...) Qu'écrivons-nous, que peignons-nous avec nos pinceaux chinois, nous autres mandarins, éterniseurs de choses qui *peuvent* s'écrire, que sommes-nous capables de reproduire ? Hélas, seulement ce qui va se faner et commence à s'éventer !

Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal* (1886), § 296

Beaucoup plus généralement, selon Nietzsche la conscience n'est que la mince superficie des choses. Par conséquent, c'est l'inconscient qui constitue la réalité – et donc la valeur – véritable. Même dans le domaine moral où l'on a pourtant coutume de dire que la seule chose qui importe véritablement, qui fait la valeur de l'acte, est son intention consciente, Nietzsche renverse complètement cette logique et affirme que la valeur de l'action vient de ce qu'elle a d'inconscient :

Aujourd'hui où tout au moins nous autres, les immoralistes, nous en venons à soupçonner que la valeur essentielle d'une action réside justement dans ce qu'elle a de *non intentionnel* et que son intention tout entière, ce qu'on peut en voir, en savoir, en connaître par la conscience, appartient encore à sa superficie et à son épiderme, lequel, comme tout épiderme, révèle quelque chose mais *dissimule* encore plus ? Bref, nous croyons que l'intention n'est qu'un signe et un symptôme, qui exige d'abord d'être interprété.

²⁵ Dans l'annexe du cours sur la conscience.

Bref, à tous les « contempteurs²⁶ du corps », Nietzsche oppose un vibrant éloge du corps :

J'ai un mot à dire à ceux qui méprisent le corps. Je ne leur demande pas de changer d'avis ni de doctrine, mais de se défaire de leur propre corps – ce qui les rendra muets.

« Je suis corps et âme » – ainsi parle l'enfant. Et pourquoi ne parlerait-on pas comme les enfants ?

Mais l'homme éveillé à la conscience et à la connaissance dit : « Je suis tout entier corps, et rien d'autre ; l'âme est un mot qui désigne une partie du corps. »

Le corps est une grande raison, une multitude unanime, un état de paix et de guerre, un troupeau et son berger.

Cette petite raison que tu appelles ton esprit, ô mon frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison.

Tu dis « moi », et tu es fier de ce mot. Mais il y a quelque chose de plus grand, à quoi tu refuses de croire, c'est ton corps et sa grande raison ; il ne dit pas mot, mais il agit comme un Moi. (...)

Intelligence et esprit ne sont qu'instrument et jouets ; le Soi se situe au-delà. Le Soi s'informe aussi par les yeux de l'intelligence, il écoute aussi par les oreilles de l'esprit.

Le Soi est sans cesse à l'affût, aux aguets ; il compare, il soumet, il conquiert, il détruit. Il règne, il est aussi le maître du Moi.

Par-delà tes pensées et des sentiments, mon frère, il y a un maître puissant, un sage inconnu, qui s'appelle le Soi. Il habite ton corps, il est ton corps.

Il y a plus de raison dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse. Et qui sait pourquoi ton corps a besoin de l'essence de ta sagesse ?

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, « Des contempteurs du corps »

L'inconscient, que Nietzsche appelle ici le Soi ou le corps, est notre maître absolu, auquel nous ne pouvons en aucun cas échapper. Par conséquent il serait tout à fait vain de s'y opposer ou de le mépriser : car nos jugements de valeurs eux-mêmes découlent de ce Soi. Et d'une manière générale, notre petite raison (notre conscience) n'est qu'un jouet dans les mains de notre grande raison (notre inconscient). Il faut donc apprendre à vivre cette vie corporelle, il faut apprendre à jouer notre rôle de jouet, il faut apprendre à être une fleur ou un volcan. « Il faut avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante. »²⁷

²⁶ Ceux qui méprisent.

²⁷ Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Première partie, Prologue, 5.